



STÉPHANE
HÉAUME

SOEURS de
SABLE

rivages

1958, une station balnéaire écrasée de chaleur. 2018, un surprenant huis clos au décor raffiné. Rose et Amelia, deux femmes malmenées par la vie et que soixante ans séparent n'ont, on pourrait le croire, rien en commun. Pourtant, un homme, un secret, un cadavre vont relier leurs existences et changer leur destin.

En donnant corps à deux turbulentes héroïnes dans un univers plein de mystère, Stéphane Héaume nous prouve, avec malice et fantaisie, qu'il faut toujours se méfier de l'eau qui dort.

Stéphane Héaume est l'auteur de plusieurs romans dont *Le Clos Lothar* (Zulma, 2002, prix du jury Jean-Giono et prix Emmanuel-Roblès) et *Sheridan Square* (Seuil, 2012, prix de la Ville de Deauville).

Du même auteur

ROMANS & NOUVELLES

- Le Clos Lothar*, Zulma, 2002 et « Points » n° 2085. Prix du Jury Jean-Giono, Prix Emmanuel-Roblès.
Orkhidos, Zulma, 2004.
Le Fou de Printzberg, Anne Carrière, 2006 et « Points » n° 1757.
Le Contemplateur, Anne Carrière, 2007.
La Nuit de Fort-Haggar, Seuil, 2009.
L'Idole noire, Éditions du Moteur, 2011.
Sheridan Square, Seuil, 2012. Prix de la Ville de Deauville.
L'Insolite évasion de Sebastian Wimer, Serge Safran, 2016.
Dernière valse à Venise, Serge Safran, 2017.

LIVRETS & ARGUMENTS

- Triptyque*, mélodies. Musique de Richard Dubugnon. Royal Academy of London, 1999. CD Naxos, 2017.
Le Voyage écarlate, cycle de mélodies. Musique de Richard Dubugnon. Péniche Opéra, 2002.
Cantata oscura, cantate. Musique de Richard Dubugnon. Espace Cardin, 2005.
Le Songe Salinas, symphonie lyrique. Musique de Richard Dubugnon. Théâtre des Champs-Élysées, 2009. CD Naxos, 2017.
Les Miroirs de la ville, cycle de mélodies. Musique de Thierry Escaich. Festival Symphonies d'Automne, 2013.
La Reine, argument de ballet. Musique de Joseph Haydn. CD Aparté, 2016.

ENTRETIENS

- Larry. Une amitié avec Lawrence Durrell*, entretiens avec Gemma Salem, Baker Street, 2019.

Stéphane Héaume

Soeurs de sable

roman

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Pour la citation en exergue :
William Somerset Maugham, *Il suffit d'une nuit*,
traduit de l'anglais par A. Renaud de Saint-Georges.
© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2013

Couverture : © Fred Van Deelen / l'un&l'autre

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021

ISBN : 978-2-7436-5285-2

Pour Pedro

En hommage à Léon Baille

À la mémoire de Gemma Salem

Langsam, schwebend

pp

6

3

p

Ped

Franz SCHREKER (1878-1934)
Symphonie de chambre (1917)

« C'est dangereux d'introduire chez soi, la nuit, des inconnus. Je vous avais prise pour une déesse et vous n'êtes qu'une putain. »

William SOMERSET MAUGHAM
Il suffit d'une nuit (1941)

LA LIGNE DE SUBMERSION

Une nuit sous-marine avait éteint les feux des palais de Portfou. Il ne restait qu'un essaim de lumières accroché aux fenêtres lointaines de la station, plus haut, dans la montagne. La baie n'embrassait plus que des ombres sages, voiliers au mouillage, digue déserte, le croissant de la plage, au loin, enfoui sous la lame noire de l'eau. Et tout était noir autour d'eux, noir et lisse, calme. Rien ne pouvait révéler la présence de leur barque, barque lourde, si lourde au large du cap de la Lanterne. Minuscule, perdue dans cette mer sans garde-corps. Portfou leur semblait une crique vacillante, une luciole, là-bas. Vision fragile. Nuit fragile malgré la chaleur qui n'avait pas diminué – il faudrait attendre l'aube. Cela leur paraissait une éternité. Dans le clapotis complice, la barque avançait, lente. Pas de moteur.

Une heure qu'il ramait, lui, constant, le geste régulier, sûr de la direction. Il s'épongeait parfois le front. La nuit posait sur son visage un masque de Charon. Oui, il ramait ; c'était puissant mais discret, c'était enveloppé d'étoiles, nu contre le ciel, c'était plein de leur aventure dangereuse, c'était vivant, en somme, oui, bien vivant.

Elle, assise à l'autre bout, elle ne le regardait pas. Son visage camouflé sous un voile épousait l'horizon. Il y avait quelque chose de rigide en elle – cela ne lui ressemblait guère ; mais non, elle ne le regardait pas, peut-être l'avait-elle trop regardé depuis tout ce temps. Ce soir, cette nuit, dans cette barque, elle l'évitait. Elle serra son châle de toile fine. Des effluves de parfum s'abîmaient quelque part dans l'atmosphère étouffante. Ça venait de la terre, un parfum de figues et de lauriers-roses, il y en avait tant dans les ruelles de Portfoü, dans les jardins, sur le toit des petites maisons blanches ; il y avait même des variétés sauvages aux balcons des demeures abandonnées qui s'étagaient jusqu'au sentier des douaniers – du côté de la frontière.

Brusquement, elle eut envie de s'asseoir à côté de lui, de prendre sa main pour ramer avec lui de toutes ses forces tremblantes. Le firmament passé au marbre de la nuit refréna son désir. Jamais elle ne s'était sentie aussi étrangère, détachée de Portfoü ; elle flottait dans une eau illuminée de petites bulles qui venaient éclater à la surface, laissant échapper un invisible poison. Le poison de Portfoü, ce charme vénéneux qui l'avait ravie à sa petite existence.

Le temps... Depuis combien de temps leur barque avait-elle quitté la calanque de Fanal Terrace ? Il y eut comme un frisson sur la mer. Coup d'arrêt des rames. Et puis un silence, un silence d'un autre ordre.

Ils entraient dans la zone recherchée. Les coordonnées l'indiquaient. Un miracle. Grâce à lui, à son obstination qui n'avait pas faibli. On ne distinguait plus la station.

Toute la nuit s'était ramassée sur la barque, sur eux, en eux – malgré la peur.

Dans l'obscurité, ils éprouvèrent la *présence* de ce qui surgissait à quelques mètres, au milieu du nulle part de cette mer sans vagues. C'était là. Gigantesque. C'était noir et ça crevait l'eau autant que le ciel. Deux blocs de pierre tombés dans l'immensité. L'un sur l'autre et l'un contre l'autre. C'était aussi haut qu'un paquebot, sombre comme des blockhaus, de la pierre, du béton – qu'était-ce ? C'était abrupt, ça fendait l'horizon en oblique, deux météorites s'adossant dans tout leur mystère granitique. Progressivement, la barque entra dans leur ombre. L'eau faisait des remous, une faible ébullition courait le long de leur ligne de flottaison qui était une ligne de submersion. Ne pas prendre peur – pas maintenant.

Sans parler, elle chercha finalement son regard à lui, presque implorante, protège-moi, qu'avons-nous fait ? Il s'était levé, déposant l'une des rames dans le fond de l'embarcation, et se posta à la poupe pour godiller. La barque contourna les icebergs noirs, vers le large. Une sorte de lueur, très faible, semblait surgir des entrailles de la pierre. La barque se faufila dans l'enchevêtrement des blocs qui formaient des portiques magnifiques, les tympans déchaussés de temples engloutis. Il y avait là une ouverture qui conduisait à *l'intérieur*.

Tous les deux, à présent, ne se quittaient plus des yeux. Chacun y lisait l'appréhension de l'autre. Le moment était venu. Des profondeurs montait toujours cette lueur, plus blanche, luminescente. L'eau respirait de tout son poumon de cristal et l'on pouvait distinguer,

au fond de l'onde, un voile de lumière qui s'échappait d'autres blocs de béton, des lamelles, les membranes de cette pierre vivante tombée dans le vide sous-marin. Depuis que Portfou s'appelait Portfou, les pêcheurs fuyaient, redoutaient ce site lugubre. On parlait de naufrages, de noyés que la mer ne rendait jamais. Or tous deux étaient là, au cœur de cette passe sans sirènes.

Ils levèrent le visage vers le ciel, aperçurent à travers une fente le glissement impalpable de l'aube prête à éclore. L'heure fatale sonnait. Sans un signe, sans un mot, ils surent que le moment était vraiment venu.

Alors ils se penchèrent en avant vers le fond de l'embarcation et s'emparèrent du corps étendu là.

Barque lourde.

Aux poignets, aux chevilles et même autour du ventre, les lests tiendraient bon. Les pierres retourneraient à la pierre, pierre engloutie, pierre gangrenée du poison de Portfou.

Cela ne dura pas longtemps et ne fit pas de bruit. L'eau s'était écartée. La lumière avait aspiré le corps – vraiment ce fut rapide, ils en restèrent surpris. Ils se regardèrent, soulagés et saisis. Deux statues exhumées du passé. Puis la barque, lentement, retourna à la nuit.

ÉTÉ INDIEN

I

Amelia Lambertini
Récit retrouvé, 2018

Il avait beaucoup neigé, cette nuit-là. La ville n'était plus qu'un amas de blocs de glace, les toits, les balcons, les façades étaient comme fichés dans le bitume immaculé ; on aurait dit d'immenses météorites. Je m'étais levée tôt, je voulais voir ça, les berges, le fleuve, la cathédrale. Un dimanche pas comme les autres. Après ce pénible déménagement, j'aurais préféré dormir tard – pourtant j'étais sortie. C'est là que ça a commencé. Il faut que je note tout.

Sur les quais, des promeneurs matinaux capturaient dans leur téléphone des images instantanément partagées avec le monde entier. J'ai pris aussi quelques photos, mais avec mon vieux Pentax et pour moi seule. Toute chose était désormais si vite oubliée ; tout fuyait, mort-né, tout juste éclos mais déjà fané – moi aussi j'avais fui et recherchais l'oubli. Je n'avais pas voulu, à l'époque, consigner le récit des mois qui avaient suivi ma rupture avec Gilles. Les déménageurs, les cartons, la paperasse... Le vide. Il ne reste plus grand-chose de

cette période brumeuse sinon une silhouette, celle d'un vieil homme qui tournait au coin de ma rue, le visage dissimulé sous un grand chapeau texan.

*

De retour de ma promenade d'hiver, je l'avais aussitôt repéré, avec ses sacs de courses et sa baguette de pain. Ce n'était pas la première fois que je le croisais. À deux ou trois reprises, nous nous étions retrouvés à la caisse du supermarché. Sa douceur, ses gestes précautionneux et sa voix, surtout, m'avaient frappée. Une voix si pâle, effacée, surgie d'une vie déjà lointaine.

La dernière fois, il avait déposé devant la caissière deux yaourts, des raviolis, une bouteille de jus d'ananas et un sachet de cotons-tiges. Son imperméable était noirci aux manches ; pourtant il se dégageait de son port une sorte de grâce, un refus de la vieillesse que ses longs cheveux blanchâtres ne pouvaient effacer (ils dépassaient du chapeau, s'enroulant dans les plis d'une écharpe de laine verte qui n'était pas toute neuve). Il avait réglé avec un billet, sans se retourner – aucune raison à cela et cependant j'aurais aimé qu'il me regardât –, puis il s'était éloigné dans la rue, vers le numéro 27. Je l'avais rejoint deux minutes plus tard. Il habitait au-dessus de mon nouvel appartement. Une chambre de bonne, m'avait dit le gardien ; il perdait un peu la boule, il était dans l'immeuble depuis la nuit des temps avec son imperméable, été comme hiver, et son chapeau texan.

*

Un matin, de bonne heure (j'avais une réunion à huit heures à la rédaction du journal), je l'avais vu sur le palier vider une sorte de broc en plastique dans un ancien lave-mains en faïence. Un liquide jaune dont l'odeur ne laissait place à aucun doute. Il avait rincé son ustensile, prenant son temps car il ne m'avait pas entendue. Un peu sourd, le bonhomme. Il s'était finalement retourné. Ses yeux s'étaient remplis de honte. Je l'avais salué ; il avait à peine répondu, d'un signe de tête, bouche ouverte, serrant son broc contre son gilet de laine avant de disparaître dans l'étroit escalier qui conduit aux chambres de bonne. Son visage tout entier m'était apparu ce matin-là. Des yeux d'un bleu diaphane (les yeux d'Ella Maillart), le nez droit et mince, des rides uniformes sur ses joues, sur son front haut, autour de ses lèvres qui avaient remué sans proférer un son. Il pouvait avoir quatre-vingt-dix ans.

Une autre fois, il était entré dans l'immeuble juste après moi. Il m'avait vue ouvrir la porte de l'ascenseur mais s'était arrêté devant les boîtes aux lettres, faisant mine de retirer son courrier qu'à cette heure le facteur n'avait pas pu déposer. En retrait. Gêné. Loin du monde. Son regard avait croisé le mien, ç'avait été fulgurant, il s'était aussitôt réfugié du côté des poubelles. J'avais fini par appuyer sur le bouton de l'ascenseur.

*

Ce fameux dimanche, son fantôme s'était aventuré dans la ville enneigée. Sacs de courses au bout des bras, il approchait de la porte cochère. À petits pas mesurés. Son chapeau luttait contre le vent glacial. Par ce temps, il avait fait des provisions pour un moment, plusieurs sacs remplis prêts à craquer. Ainsi encombré, composer le code de l'immeuble ne serait pas simple. Il fallait lui faciliter la manœuvre. Je me hâtai, mais il y eut une bourrasque et son écharpe verte recouvrit son visage.

Brusquement déséquilibré, il glissa sur la neige, s'étala de tout son long, lâchant ses provisions, mains en avant, sans un cri, comme acceptant cette fatalité. Un sac s'était crevé, les autres déversés sur le trottoir, des oranges sur la chaussée, des briques de lait, des boîtes de conserve et de la pâtée pour chat bien qu'il n'eût pas de chat.

N'importe qui aurait fait comme moi : je me suis précipitée vers lui. Je l'ai aidé à se relever. Il protestait en faisant non de la tête, l'air paniqué, avec des yeux d'enfant pris au piège.

Oui, j'ai ramassé son chapeau et le lui ai tendu – il s'en est aussitôt coiffé comme d'un secret retrouvé. Je l'ai soulevé par le bras ; l'imperméable glissait sous ma peau froide. Oui, j'ai ramassé ses courses. Tout le monde l'aurait fait. Code composé, porte cochère poussée – si lourde ! Nous nous sommes avancés sous le porche, sur les pavés que la neige n'avait pas recouverts, un îlot préservé au cœur d'un monde partout ailleurs englouti.

É T É I N D I E N

Sans parler, nous avons pris l'ascenseur. Ses yeux ne m'ont pas fui. Pour la première fois, il m'a dévisagée, le regard plein de bonté et de reconnaissance. Il m'a souri. Et puis, je ne sais pas pourquoi, spontanément, je l'ai suivi. Là-haut. Dans sa petite chambre de bonne. Il flottait dans le couloir un parfum de figes et de lauriers-roses.

II

Rose St Just
Portfou, 1958

La mer écrasée de soleil lui brûlait les yeux. Il était tôt, pourtant, à peine six heures, car Rose voulait jouir des dernières fraîcheurs de l'aube avant le retour de la canicule. Elle éteignit sa cigarette sur la dalle de ciment du balcon, quitta le fauteuil et s'approcha mollement de la balustrade à laquelle elle s'accouda. Nouveau vertige. Elle porta la main à ses lunettes noires et se stabilisa dans l'ombre de la terrasse supérieure, ce dernier étage qu'il faudrait bien un jour débarrasser.

Elle hésitait à descendre dans la cuisine boire un verre de vin, juste un, le premier de ce jour nouveau, le premier du matin ; mais elle résista et se mit à scruter l'anse de la station en contrebas. La plage était encore déserte. Au port, pris dans la lame luisante de l'eau déjà tiède, les voiliers amarrés ne tanguaient pas, et cela avait quelque chose d'inquiétant car à cette heure se levait toujours une brise qui s'enroulait dans les haubans, faisait claquer les drisses – martèlement obsessionnel dans le cri des martinets nichés au creux

de la charpente, ce cri strident qui piquait ses nuits, ses cauchemars, la moiteur de ses insomnies à répétition.

Ce matin, tout semblait immobile. Ce n'était pas normal. Il y avait bien, à demi dissimulées sous les tamaris et les cyprès de la promenade des Italiens, assises sur des bancs, deux ou trois silhouettes avec leurs chiens, mais Rose ne les reconnut pas. C'était trop éloigné, trop flou. Elle voyait mieux le croissant blond de la plage niché au pied du quai principal où s'alignaient les boutiques encore fermées et les restaurants. Bientôt, d'autres silhouettes y viendraient pour se dévêtir, s'enduire de crème, s'allonger, se baigner – rituel avide en cette fin d'été.

Une goutte ruissela sur la nuque de Rose, glissa le long de son cou, descendit au creux de ses seins sous la chemise de nuit ; elle ne l'essuya pas. Elle serra ses cuisses. L'humidité et la chaleur revenaient. Il fallait sans tarder fermer les persiennes de l'hôtel. Son rituel à elle : elle s'enfermait quand d'autres se déshabillaient. Cela lui prendrait une bonne heure.

Vingt-sept chambres, cent soixante-deux persiennes, ce n'était pas une vie, matin et soir, pour maintenir une fraîcheur intermittente. Elle ouvrait et refermait les pétales de son malheur ; et chaque soir, exténuée, elle se maudissait d'avoir accepté l'héritage empoisonné. Ses nuits solitaires revisitaient le bureau du notaire, à New York, cet hiver-là, son sourire affable sous les moulures du plafond, ses petits doigts nerveux qui couraient sur des piles de

dossiers. Pourquoi avait-elle accepté ? Pour se hisser au même rang que Liz ? À trente-neuf ans ? La peur de paraître lâche ? Liz assise bien droite dans son petit tailleur Dior, elle en était si fière. Certains journaux de mode parlaient encore de la mort récente du couturier.

« Oui. » Liz avait dit « oui », tout de suite, sans réfléchir, mais à vrai dire, elle réfléchissait si peu, tout lui était égal, la vie lui souriait, elle était venue chercher sa villa comme on récupère une robe chez le teinturier. Alors Rose avait dit « oui », elle aussi – non par mimétisme mais par esprit de compétition, sans doute, compétition de toujours qui avait fait d’elles deux étrangères, deux rivales de cinéma.

Cet oncle de Boston, elles l’avaient vu peut-être une dizaine de fois, petites, guère plus. À Noël, il leur envoyait des livres reliés en peau et des chocolats écœurants, de courtes lettres le restant de l’année ; il annonçait subitement sa venue avant d’annuler à la dernière minute. Les parents de Liz et de Rose affichaient alors une déception toute feinte. Pendant des décennies, l’oncle de Boston était resté une sorte de mystère. Il était d’une beauté scandaleuse. On le disait perdu pour les femmes. Maintenant qu’il était mort, il était perdu pour tout le monde.

Le notaire s’était contenté de montrer à Liz une photo récente de la somptueuse villa moderne qui lui revenait. À Rose, il avait tendu une carte postale en noir et blanc représentant un curieux bâtiment, et sur laquelle on pouvait lire :

La Corniche du Rayon Vert

Hôtel de luxe à Portfou

À 700 m de la frontière

Cinéma – Casino – Piscine – Terrain de tennis

Restauration à toute heure

Elles avaient dit « oui ». Signatures. Pas un regard. New York les avait aussitôt ravalées dans ses sirènes et sa grande frénésie.

Le téléphone sonna quelque part dans l'hôtel.

Sonnerie grêle dont l'écho montait d'étage en étage dans les vastes pièces vides. Sans même ôter ses lunettes de soleil, Rose se précipita dans le couloir encore tiède de l'après-midi précédente, courant devant les portes closes des chambres 26 à 20, dévala le grand escalier qui conduisait vers le hall, prenant soin de ne pas glisser sur le marbre des marches descellées, chemise de nuit froissée, poings serrés, priant pour que la sonnerie continuât, s'engouffra au premier étage dans le patio dont elle traversa la lumière orangée – remarquant au passage un martinet mort au pied de la vieille horloge (il avait dû entrer par le carreau cassé de la coupole) –, poursuivit sa course le long des chambres 10 à 19 et ouvrit à toute volée la porte vitrée de son bureau-refuge avant de s'affaler sur la méridienne où tremblotait un téléphone en bakélite. Elle décrocha. Souffle appuyé. « Allô ? » Les hauts portraits accrochés dans cette pièce aux rideaux tirés semblaient la fixer de leur regard craquelé. Rose alluma une lampe sans abat-jour qui penchait dangereusement sur un guéridon. « Allô ? » répéta-t-elle. À l'autre

bout, des grésillements. Le silence. Puis une voix reconnaissable entre toutes.

« Rose ? Gerald à l'appareil. Je ne vous réveille pas ? Vous êtes matinale, si je ne m'abuse.

— Gerald ! Il est six heures du matin ! Où êtes-vous ?

— En Australie, à Sydney. Je savoure un Montecristo dans le fumoir de l'Australia Hotel. Tout le monde parle de la venue de la reine Élisabeth. Je suis officiellement en vacances mais, rassurez-vous, je continue à régler quelques affaires.

— Ravie d'être une de vos "affaires".

— Rose, vous êtes dure avec moi. Nous faisons du *business*, tous les deux, pas des parties de bridge. Ni la bringue ! À votre voix, d'ailleurs, je devine l'heure à laquelle vous vous êtes couchée. Ça sent le vin blanc ici jusque dans la baie.

— Gerald, je raccroche.

— Rose, Rose ! Je vous taquine.

— Qu'est-ce qui vous amène ? Mes ventes ont doublé ? J'ai été adaptée au cinéma ? Je suis traduite en grec ancien ?

— J'ai bien peur, au contraire, de ne pas apporter de bonnes nouvelles.

— Allons bon !

— J'aurais aimé vous l'annoncer en face, mais les relevés ont été envoyés. Alors je préfère vous prévenir avant que vous ne les receviez. Vos ventes ont chuté de plus de 50 %. On ne passe pas la barre des trente mille. Je suis catastrophé.

— Quoi ? Mais que s'est-il passé ? J'ai eu toute la presse possible ! Une télévision, des radios !

— Je sais, je sais. Les temps changent... Notez que j'ai toujours eu un doute sur l'intrigue. On a fait ce qu'on a pu mais ça n'a pas suffi. Les premiers lecteurs, vous savez... Une déception est vite colportée. Compliqué... C'est toujours une alchimie, une rencontre entre un auteur et son lectorat...

— Oh, épargnez-moi vos salades ! Je les connais par cœur depuis quinze ans !

— Vous comprendrez, Rose, que dans ces conditions je sois obligé de revoir à la baisse l'à-valoir du prochain. Et considérablement, vous m'en voyez navré. Nous devons nous aligner sur les ventes réelles... Nous vous réglerons en trois fois... Mais rassurez-vous, la célèbre Rose St Just ne perd rien de sa renommée.

— Vous n'allez pas me faire ça, Gerald ! Je viens de vous envoyer le nouveau manuscrit.

— Je suis en train de le lire... Surtout ne me demandez pas ce que j'en pense, je n'en suis qu'au début.

— Nous allons surprendre les lecteurs avec celui-là. Faites-moi confiance.

— Compliqué, Rose, compliqué...

— Gerald ! J'ai tellement besoin de cet argent ! J'ai dû vendre mon petit appartement de West Village...

— Eh bien alors !

— Mais je dois retaper l'hôtel, ici, avec le théâtre, le tennis, la piscine... C'est un gouffre : toute la vente de l'appartement y est passée. Aujourd'hui, West Village, ça ne vaut plus rien, vous savez, et vous n' imaginez pas combien je vais devoir encore dépenser !

— Rose, Rose... Mon directeur financier est formel. Vous le connaissez : on ne peut plus se permettre...